

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 3

Artikel: Walsh émancipe les femmes
Autor: Wolf, Rafael
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931167>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Cinémathèque suisse rend hommage au plus hédoniste des réalisateurs américains: Raoul Walsh. Westerns, dramas, comédies, films de guerre ou de gangsters, pas moins de trente longs métrages dévoilent une œuvre moderne et libertaire, largement placée sous le signe de la féminité.

Par Rafael Wolf

Né à New York en 1887 et décédé en 1980, Raoul Walsh entame une carrière d'acteur avant d'être repéré par D. W. Griffith, dont il sera l'assistant et l'interprète occasionnel. En 1913, il signe sa première réalisation, brique initiale d'une riche filmographie qui s'achève en 1964 avec «La charge de la huitième brigade» («A Distant Trumpet») après avoir abordé tous les genres. Son nom sera largement associé à la Warner, alors caractérisée par une tendance au réalisme et à la critique sociale très en phase avec le style du cinéaste. A tel point que Walsh travaillera exclusivement pour ce studio entre 1939 et 1951, période de grâce comptant de nombreux chefs-

d'œuvre comme «La grande évasion» («High Sierra») 1941) et son remake «La fille du désert», («Colorado Territory», 1949), «Aventures en Birmanie» («Objective Burma!» 1945) ou encore le brutal «L'enfer est à lui» («White Heat», 1949).

Walsh féministe

Souvent resté dans l'ombre d'un Hitchcock ou d'un Hawks, dont le style et les thématiques se révèlent plus facilement identifiables, Raoul Walsh n'en demeure pas moins un cinéaste tout aussi passionnant. Son regard unique, défendant une vision progressiste du monde et des hommes, il a presque toujours su le préserver de la morale conservatrice de son époque. Il n'a d'ailleurs cessé de révéler la lutte entre l'individu et la société, préférant la raison et le libre arbitre au fanatisme et à l'idéologie.

Moins puritain qu'Hitchcock, moins misogyne qu'Hawks, Walsh oppose à la morale des bien-pensants, qu'il exècre, une légitimation forcenée de la sexualité et de la liberté des mœurs. D'une sincérité absolue, son cinéma hédoniste est fait de chair, de sang et de sueur. Et ses actrices favorites (Ida Lupino, Ann Sheridan, Virginia Mayo, Jane Russell, Dolores Del Rio), femmes au caractère et au physique bien trempés, ressemblent en toute logique à ses films. Car chez Walsh, ce sont bien souvent les personnages féminins qui prennent les initiatives, constituent l'enjeu essentiel et transforment profondément des héros masculins dont la virilité superficielle est souvent moquée par le réalisateur. Raoul Walsh, premier cinéaste féministe?

Liberté, égalité, sexualité

Si elles mènent assurément le bal, nombreuses sont les héroïnes «walshiennes» qui tentent d'échapper à un contexte social encore bien rétrograde. Ainsi, Jane Russell incarne par deux fois un personnage mû par la volonté de prendre une revanche sur un milieu qui n'a fait que l'écraser dans sa jeunesse («Les implacables / The Tall Man», 1955 et «Bungalow pour femmes / The Revolt of Mamie Stover», 1956). Dans «L'esclave libre» («Band of Angels», 1957), magnifique pamphlet pour l'émancipation situé durant la guerre de Sécession, Walsh prône l'égalité entre races autant que l'égalité entre sexes, comme le montre le couple formé par Clark Gable et Yvonne de Carlo.

Généreuse et sexuelle, guidée par son seul désir, Dolores Del Rio érige quant à elle la jouissance et l'amour en valeurs absolues dans «Au service de la gloire» («What Price Glory», 1926), puis dans «La danse rouge» («The Red Dance», 1928). Mais le pendant tragique du romantisme de Walsh trouvera son interprète idéale en la personne d'Ida Lupino. C'est elle qui compose, avec Humphrey Bogart, le couple bouleversant de «La grande évasion». C'est elle encore qui, rejetée par George

«La grande évasion» («High Sierra», 1941)



Walsh émancipe les femmes



Raft au profit de la raisonnable Ann Sheridan, sombre dans une folie passionnelle et meurtrière dans «Une femme dangereuse» («They Drive by Night», 1940). Et c'est elle qui subit un amour contrarié dans le sublime et grave «The Man I Love» (1946). Tour à tour femme aimante, femme fatale et femme frustrée, Ida Lupino représente toute la puissance du désir des héroïnes «walshiennes», qu'il soit pur, pathologique ou contrarié.

Si, chez Walsh, l'homme peut être sauvé ou perdu par une femme, il se révèle surtout à son contact, s'humanise et mûrit. Dans «The Strawberry Blonde» (1941) – sans aucun doute

Moins puritain qu'Hitchcock, moins misogyne qu'Hawks, Walsh oppose à la morale des bien-pensants, qu'il exècre, une légitimation forcenée de la sexualité et de la liberté des mœurs.

l'une des œuvres les plus abouties du réalisateur –, un individu immature et bagarreur (James Cagney), fantasmant sur une belle (Rita Hayworth), n'accède à l'âge adulte que lorsqu'il accepte l'amour sincère que lui offre la discrète Olivia de Havilland. Héros têtue, imposant froidement des règles rigides, Kirk Douglas s'ouvre grâce à Virginia Mayo («Une corde pour te pendre / Along the Great Di-

vide», 1951). Et dans «Regeneration» (1915), une femme éduquée un chef de gang, lui apprend à lire et à se responsabiliser. A l'instar des femmes qui leur servent de guides, Raoul Walsh accompagne ses personnages masculins enfin sortis du monde de l'enfance et prêts à entrer dans l'âge adulte.

L'intérêt majeur de l'œuvre de Walsh tient dans la vision très progressiste qu'il a de la morale et de la vertu. Pour lui, il est évident que la vérité se trouve sur terre, ici et maintenant, dans l'amour non platonique. Selon Walsh, lui seul peut transcender tous clivages: raciaux, sociaux, idéologiques. La vertu et l'abstinence ne valent rien, d'où la méfiance profonde du cinéaste à l'égard de toute forme de puritanisme. Et devant la passion qui unit Virginia Mayo et Gregory Peck dans «Capitaine sans peur» («Captain Horatio Hornblower», 1951), la fidélité conjugale et les bonnes manières ne peuvent décentement résister. «Si nous nous aimons, le monde est à nous», est-il dit en forme de profession de foi dans ce même film. Pour le cinéaste d'aventures par excellence qu'était Walsh, «la femme est la plus belle aventure de l'homme»¹.

1. In «Raoul Walsh ou la saga du continent perdu» de Michael Henry Wilson. Editions Cinémathèque française.

«Raoul Walsh, le lion borgne», du 25 février au 7 avril. Marathon Raoul Walsh, du 8 au 10 mars. Cinémathèque suisse, Lausanne. Renseignements: 021 331 01 10.

Muets et méconnus

Dans le cadre de ses «Ciné-trouvailles», la Cinémathèque fait à juste titre étalage de ses collections en présentant six films muets allemands, six raretés miraculees signées Tony Attenberger, Richard Eichberg, Franz Osten et Richard Oswald. L'occasion ou jamais de réviser sa petite histoire du cinéma allemand des premiers temps qui, loin s'en faut, ne peut se résumer à la seule trinité Lang-Murnau-Pabst! L'œuvre d'un cinéaste comme Oswald (1880-1969), connu dès 1917 comme spécialiste du film éducatif en matière sexuelle, mériterait à elle seule que l'on s'y attarde...(va)

«Ciné-trouvailles: muets allemands sauvés de nos collections». Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 26 février au 2 avril.

Les grandes orgues du muet

«Laïcisation» de l'orgue d'église, l'orgue de cinéma, commis souvent à la même mission d'effroi, équipait la plupart des grandes salles de cinéma. La Cinémathèque renoue avec cette tradition du muet en quatre séances où seront présentés des classiques comme «L'aurore» («Sunrise» 1927), «Nosferatu le vampire» («Nosferatu, eine Symphonie des Grauen», 1922), tous deux de W.F. Murnau, «Le signe de Zorro» («The Mark of Zorro», 1920) de F. Niblo, sans oublier un programme de courts métrages burlesques signés Chaplin, Bowers, Keaton, etc. (va)

Festival de films muets accompagnés à l'orgue de cinéma. Café-Théâtre Barnabé (Servion). Du 20 au 24 mars.

«Le cinéma se regarde» à l'Université de Lausanne

Le 7 février, le Ciné-club des Lettres de l'Université de Lausanne présentera «Chantons sous la pluie» («Singing in the Rain») de Gene Kelly et Stanley Donen, dans le cadre de son cycle «Le cinéma se regarde». On oublie parfois que cette célèbre comédie musicale évoque, avec humour et bonne humeur, les problèmes rencontrés par les acteurs, réalisateurs et producteurs lors du passage du cinéma muet au sonore. Le cycle se poursuivra avec «La nuit américaine» de François Truffaut (21 mars) et «Le mépris» de Jean-Luc Godard (11 avril). (cl)

Université de Lausanne. Bâtiment des sciences humaines 2, auditorio 1031. Le 7 février, 17 h 15.